

LA RECHERCHE ET LA TROUVAILLE

[Jean-Jacques Rassial](#)

Érès | « Cliniques méditerranéennes »

2005/1 n° 71 | pages 169 à 176

ISSN 0762-7491

ISBN 2749204046

DOI 10.3917/cm.071.0169

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-cliniques-mediterraneennes-2005-1-page-169.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Érès.

© Érès. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Jean-Jacques Rassial

La recherche et la trouvaille

Les modes d'accès à la découverte dans l'activité psychanalytique et dans l'activité universitaire semblent obéir à deux heuristiques opposées. À la formule de Picasso, que cite Lacan, « Je ne cherche pas, je trouve », on peut mettre en opposition celle de Pierre Dac : « Des chercheurs qui cherchent, on en trouve ; mais des chercheurs qui trouvent, on en cherche. » De prime abord, cette antinomie laisserait les enseignants chercheurs praticiens, universitaires et psychanalystes, dans un état schizophrénique dont ils s'accommoderaient plus ou moins selon leur névrose, oscillant entre un militantisme maniaque et un défaitisme mélancolique.

En effet, les voies de la trouvaille, dans la psychanalyse, qu'elles soient de Freud, de Lacan ou de quiconque, passent par la soumission au hasard, au hasard des rencontres – de la Tiché pour nommer ce qui fait coup de réel dans le transfert comme dans l'amour. Ainsi d'abord de l'interprétation qui ne vient jamais plus juste que livrée dans un lapsus, du patient souvent, de l'analyste parfois, quand il laisse l'inconscient travailler au lieu de la pensée. Et nous savons que ce qui vient fonder tout apport théorique en notre champ est le résultat de cette pratique du désir de l'analyste dans la cure. Le reste, bien sûr nécessaire – Lacan aurait dit bien nécessaire –, serait ce commentaire qui, du ressort universitaire – au sens des quatre discours – serait vite un « comment taire ? », comment taire le signifiant-maître sous le bavardage, si le retour au texte, le recours à la théorie, n'est pas assorti d'un retour au geste même de Freud.

Or les universitaires sont d'abord des chercheurs, c'est-à-dire qu'ils ont à faire prévaloir la cohérence du logos sur l'incongru de la tiché, non pas

simple cohérence interne, mais comme condition d'une transmission possible à la fois aux élèves et aux « confrères » des autres disciplines.

On oublie souvent que si, pour Popper, la psychanalyse n'est pas une science, non seulement pour la célèbre raison d'irréfutabilité, mais aussi par la part essentielle qu'elle donne à la déduction, elle est en bonne compagnie, puisque les mathématiques ne sont pas non plus une science, selon lui, puisque la production des axiomes, par définition, est inductive, et qu'une fois acceptés, leurs effets, les théorèmes constitutifs de la théorie, sont irréfutables. Ce voisinage est pour nous, au contraire, ce qui nous permet de considérer que peu nous importe le statut de science de la psychanalyse, si lui est reconnu celui de pratique et de pratique théorique rationnelles.

De plus, en réponse à Popper, nous pouvons ainsi valoriser les recherches lacanienne sur les mathèmes et la formalisation, non seulement de la psychopathologie, mais aussi de la théorie et de la pratique psychanalytiques. Il serait alors nécessaire d'approfondir un travail d'épistémologie de la psychanalyse : d'évaluer la valeur apodictique des énoncés de bases (les principes freudiens), la fonction opératoire des modèles utilisés, l'amplitude des conceptions implicites ou explicites des principes de déduction proposés (d'où une théorie nécessaire de l'interprétation psychanalytique), enfin l'idée de changement possible dans une théorie de la structure. Pour illustrer cette approche possible, posons, par exemple une proposition : l'induction est l'opération qui nomme l'effet de la tuché sur la pensée (autre façon de concevoir ce que Poincaré nomme inconscient mathématique).

Pourtant encore, malgré la critique léniniste qui n'a pas réussi à lui rabattre le caquet, l'empirio-criticisme règne en maître à l'université, en compagnie, politique, et courtoise, d'un éclectisme qui a peu évolué depuis Victor Cousin. L'université moderne – je veux dire qui accomplit les idéaux du XIX^e siècle – semblerait mériter son nom de faire valoir, comme seul principe, celui de l'universel vérifiable, désignant l'accidentel comme aberration, ce qui ne lui laisse espérer, comme résultat dans le champ des sciences humaines en particulier, que la production de tautologie paraphrastique ou le déploiement d'applications techniques, l'objectif de formation de chercheurs qui puissent trouver quelque chose de temps en temps devenant un objectif très secondaire par rapport à l'impératif de la « professionnalisation », y compris celle de technicien de la psychothérapie.

Si telle était, totalement, la situation, nous n'aurions plus qu'à jouir, avec masochisme, de notre division, ou bien à renoncer à l'une ou l'autre de nos casquettes. Or il y a un accident, qu'on peut désigner de multiples façons ; ou bien en remarquant qu'au-delà de l'enseignement, il y a, là, à l'université, parfois, des effets de transmission ; ou bien en constatant que certains étudiants – que de thèses remarquables, ces derniers temps – usent de l'univer-

sité pour inventer ; ou encore – il doit y avoir une autre raison que de prescience sociale – que, parfois, parmi les plus virulents détracteurs de la psychanalyste à l’université, nombreux sont les collègues analystes, qui de nous demander une inscription en thèse, qui quelques heures de chargé de cours, qui une qualification d’enseignant-chercheur.

C’est que, d’une part, la question de la pratique analytique et de la transmission a changé depuis vingt ans, d’autre part, que l’université n’est pas encore réduite à être simplement lieu d’enseignement et de formation professionnelle.

*
* *

D’abord, du côté de la psychanalyse, la théorie, la clinique et la pratique ont évolué et, de ce fait, les principes de la formation des analystes. En ce qui concerne la théorie, l’idéal freudien d’une intégration de la psychanalyse aux sciences a laissé la place à une critique de la théorisation quand elle s’ordonne d’une forclusion du sujet ; le souci est alors celui d’une éthique fondée sur une rationalité, distincte du positivisme ; le rapport aux discours scientifiques – qu’il faut écrire au pluriel – n’est plus celui double d’une opposition et d’une demande de reconnaissance, mais, à la fois, d’une interrogation épistémologique et d’une formalisation qui puisse ne pas dénier les principes axiomatiques de la psychanalyse : inconscient, théorie sexuelle infantile et transfert ; or cette théorisation a place à l’université, dans le voisinage de la philosophie, quand elle interroge le rapport de la langue, du savoir et du sujet, de ce qui, dans la psychologie, résiste au positivisme objectiviste, de la psychiatrie, quand elle maintient son souci d’une psychopathologie dynamique. En ce sens, quitte à choquer quelques collègues, j’avancerai l’idée que la psychanalyse, partiellement au moins, participerait des sciences cognitives, proposerait une théorie de la connaissance, qui répondrait autrement que par le néo-réalisme des neurosciences aux limites d’un programme de formalisation.

Notre clinique a aussi changé, car les nouvelles formes psychopathologiques induisent un nouveau style de démarche, les thèmes dépressifs prévalant sur les thèmes anxieux par exemple, ou les déterminants culturels – au sens de la Kultur freudienne – constituant un élément intrapsychique si « l’inconscient c’est le social ! », selon la formule aporétique de Lacan. Il ne s’agit certes pas d’inventer une psychopathologie post-freudienne, de construire de nouveaux diagnostics de structure, mais de considérer que les formes prises par les structures ont profondément changé.

Ainsi, la pratique de la cure analytique, et pas seulement en France, n'est plus la même. Au-delà d'une critique de la cure-type, chacun, d'une part, s'est engagé dans des variantes qui incluent le plus souvent l'incertain d'un souci thérapeutique, dès qu'on rencontre, par exemple, les limites de la névrose, ou les formes psychotiques qui n'excluent pas radicalement l'interprétation ; d'autre part, et en particulier dans le champ de l'enfance et de l'adolescence, heureusement depuis longtemps protégé de l'ordre d'une cure-type par le conflit des deux fondatrices – A. Freud et M. Klein – même dans le cadre de la pratique libérale, sans parler de la réalité d'une psychanalyse en institution. Ainsi est nécessaire la prise en compte, dans le dispositif, d'une réalité qui en compromet, qu'on le veuille ou non, qu'on en limite ou non les effets, une pureté si idéale qu'elle est devenue idéologique.

Les principes de la formation des analystes s'en ressentent. D'où, par exemple, en France, la disparition, dans toute association me semble-t-il, de la qualité du didacticien, unique formateur, *versus* analyse ou contrôle, l'institution faisant corps, nécessaire et suffisant, à l'habilitation comme à la formation. Sur un mode ouvert ou clandestin, chacun de ceux de notre génération, sauf exceptions, dont on perçoit les impasses, outre sa propre analyse, souvent redoublée au moins, est allé chercher à droite et à gauche, université incluse, des outils de sa formation, voire de son habilitation, et, malgré quelques résistances, chaque analyste formé depuis trente ans (datons cela de 68), ne l'est plus que rarement sur un mode purement interne à une institution. Et ce d'autant plus quand il s'avère que les contradictions secondaires, dont les psychanalystes à l'université ont, les premiers, fait les frais, ont masqué le retour des sciences positivistes dans le champ de la psychopathologie, qu'elle soit psychiatrique ou psychologique, et qu'une formation solipsiste ruine ses propres idéaux.

Pour la formation des analystes, outre l'idée provocante que j'ose soumettre, que l'enseignement des analystes à l'université forme des analysants, l'université constitue de fait aujourd'hui un des trois pôles avec la cure personnelle et le cursus associatif. La condition d'un bon usage de l'université étant bien sûr qu'elle ne prétende pas, à elle seule, être lieu unique ou central de formation et d'habilitation.

*
* * *

L'université des années 2000 n'est plus celle des années 1970. Certes, a déjà été évoquée la dérive de la « professionnalisation » et l'on connaît le double effet heureux d'abord mais aussi problématique qui conduit vers l'université, et de façon plus générale, vers l'enseignement supérieur, trois

fois plus de jeunes de chaque tranche d'âge ; ainsi Paris 13, en première année de psychologie, reçoit plus de 30 % de jeunes issus des bacs technologiques. Mais c'est d'abord du côté des universitaires que les choses ont changé et, pour ce qui nous concerne sur deux plans principaux.

Premièrement, à la suite des pionniers de la psychanalyse à l'université qui souhaitaient ou bien mettre la psychanalyse au service de la psychologie (titre d'un article célèbre) avec Lagache puis Anzieu, ou bien tenter une extra territorialité radicale ou négociée, les universitaires analystes d'aujourd'hui ont changé de profil. D'abord ils engagent une grande part de leur activité dans l'université, qui n'est plus, sauf exception, un pôle de pouvoir autonome par rapport aux institutions analytiques, ni un supplément de distraction, de garantie de ressource ou de contact avec le monde extérieur, par rapport à la « noble » activité de cabinet. De fait, les uns et les autres s'investissent dans l'université, dans ses organes de direction, de gestion, voire en y trouvant le sens d'une « carrière » qui, au moins, impose de ne pas rabattre la psychanalyse sur une technique de la cure, et de produire de la trouvaille, si possible, à l'adresse plus large que le public de la connivence. Si le rapport du psychanalyste à la psychanalyse s'évalue dans ce qui fait pour lui règle fondamentale, son rapport à la théorie ne s'évalue pas mieux que quand il doit expliquer la métapsychologie à des étudiants de première ou deuxième année, ou répondre, par son engagement comme par ses écrits, aux sirènes du scientisme en psychologie.

Surtout, animer une équipe de recherche, diriger des thèses qui puissent valoir autant à l'université que pour la psychanalyse, c'est-à-dire valider et faire valider des recherches qui ne s'étaient ni de l'expérimentation, ni de l'introspection, mais d'une clinique orientée par le transfert, oblige ces psychanalystes universitaires à mettre en question en permanence, leur propre rapport à l'inconscient comme au savoir. Ils sont, nous sommes, au front de la question d'une valorisation possible d'une rationalité non positiviste, valorisation nécessaire à la psychanalyse en intention comme en extension.

Deuxièmement, et je reconnais l'optimisme de ma conviction, si, en psychologie en particulier – mais c'est aussi le cas en psychiatrie – un positivisme scientiste, plus que scientifique, a gagné la bataille politique et laissé ceux qui se situent sous le paradigme freudien, en situation de minorité, sans cesse menacée, pour la politique des recrutements ou celles des habilitations d'équipe, par exemple, cette mise en difficulté, à laquelle les analystes ont aussi contribué quand ils ont privilégié des différences secondaires sur des contradictions principales, est la fin d'un processus. En effet, ce qu'on désigne comme la psychologie cognitive, et encore plus ce qui se prétend psychopathologie dans ce chapeau, rencontre ses impasses épistémologiques, au point que l'idée d'une unité de la psychologie – argument d'antan

– est battue en brèche par les tenants les plus scientifiquement avancés de ces modèles. Les véritables cognitivistes ont quitté le champ de la psychologie pour fonder un ensemble de sciences cognitives, dans le voisinage d'une partie de la linguistique, de l'IA et de la neuropsychologie, repérant le paradoxe d'une confusion entre le cognitivisme et le comportementalisme contre lequel il s'est fondé en voulant examiner le contenu de la boîte noire de Skinner. Ne reste plus, sous le label aberrant d'un cognitivo-comportementalisme, que les tenants, en fait, d'une néo-réflexologie américanisée.

À l'université, en général, de même que la philosophie, après avoir vu se détacher la sociologie et la psychologie, a vu l'esthétique et la logique, par exemple, affirmer ; leur autonomie de recherche et de formation, la psychologie a perdu, heureusement, l'unité de son objet, la seule unité maintenue étant celle, législative, du titre de psychologue ; on comprend dès lors pourquoi on assiste à un repli corporatiste, appuyé sur l'idéologie professionnalisante, que traduit bien ledit code de déontologie, sans statut légal pour l'instant, dernière machine de guerre contre la psychanalyse.

C'est aussi ce qui donne sa chance à un dialogue entre les « psychologues » (si l'on veut garder ce mot) : la psychanalyse qui aujourd'hui peut apparaître sous son propre nom en psychologie et non plus masquée par la psychologie clinique, la psychologie sociale expérimentale et l'éthologie comportementale (elle aussi dès lors autonome), la psychologie cognitive, que son objet soit celui qu'elle s'est approprié de la psycholinguistique ou des processus de la cognition, voire la psychopathologie cognitive, quand elle cerne son objet, par exemple autour de la « dépendance/indépendance quant au champ ». C'est aussi ce qui devrait permettre de refonder au titre d'objet et de champ, et non plus comme une sous-discipline, la psychologie du développement qui ne progresse désormais qu'à mettre en relation, dialectique, ces différents paradigmes.

L'un des indices de cette évolution, ce sont les thèses produites ou en cours : d'une part, le paradigme psychanalytique n'est plus un paradigme honteux, masqué et de fait dénaturé, dans des thèses de psychologie ; d'autre part, les thèses de psychanalyse ont quitté le style de la connivence, et la plupart témoignent de ce que les trouvailles qu'elles recèlent sont les effets d'une heuristique où la clinique ne se déguise pas en expérimentalisme, fût-il à cas unique, où le transfert est déployé, réduit dans ses fonctions de résistance et usé comme levier du désir de produire de la théorie. Mes collègues savent que j'ai du mal à refuser de participer à un jury de thèse ; c'est là que je trouve les ressorts d'un optimisme sur la psychanalyse à l'université. Un conseil : lisez les thèses des autres psychologies pour comprendre ce que j'évoque !

*
* *

Nous en sommes à un troisième temps de fondation de la psychanalyse à l'université. Après le premier temps, celui de Lagache et Favez-Boutonnier dans un compromis certes nécessaire avec la psychologie, dans une alliance dont le résultat fut l'autonomie de la licence de psychologie ; après le deuxième temps, celui de Paris VII et Vincennes, qui produisaient des lieux privilégiés où a pu se fonder, dans les faits mais aussi en droit, un style d'enseignement qui, quoi qu'on en dise – ne nous trompons pas d'ennemi –, a pu faire reconnaître, pour la communauté des psychologues, la spécificité d'un paradigme et d'une épistémé, c'est la tâche de la troisième génération des psychanalystes universitaires (pour parodier l'histoire de la psychanalyse, car ils appartiennent à la cinquième et sixième génération des psychanalystes en France) que d'assurer cette troisième fondation, avec d'autres combats (nos ennemis sont moins glorieux que les précédents), avec des acquis certains, mais aussi de nouvelles questions. Le point fort c'est, me semble-t-il, que, grâce aux plus anciens d'entre nous, la question de la légitimité d'un engagement des psychanalystes sur le terrain universitaire est, cette fois assurée.

Résumé

L'une des principales questions de l'enseignement et de la recherche en psychanalyse à l'université est heuristique. En effet, la démarche théorique n'est pas hypothético-déductive, la validation n'est pas empirique, et les découvertes ressortissent d'un rencontre qui met en jeu l'aléatoire dans le transfert. L'auteur tente de montrer d'une part que les psychanalystes à l'université, aujourd'hui, loin de s'appuyer sur une extra-territorialité fictive, sont conscients de la question et proposent des réponses épistémologiques, d'autre part, qu'à l'exception des tenants d'un néo-éclectisme ou d'une soumission de la recherche scientifique aux exigences de la technique, les universitaires, dans leur ensemble, considèrent les limites d'un positivisme totalitaire. La situation actuelle de la psychologie se ressent de ces tensions souvent implicites.

Mots clés

Psychanalyse, psychologie, université, heuristique, théorie.

RESEARCH AND FINDINGS

Summary

One of the main questions in teaching and research on psychoanalysis at university is heuristic. Indeed, the theoretical approach is not hypothetical-deductive, validation is not empirical, and discoveries emerge from an encounter that involves the random in transfer. The author tries to show on the one hand that academic psychoanalysts

nowadays, far from relying on a fictive extra-territoriality, are aware of the question and propose epistemological responses, and on the other, that with the exception of those who support a neo-eclecticism or submission of scientific research to the demands of technical performance, academics as a whole consider the limits of a totalitarian positivism. The current situation of psychology suffers from these often implicit tensions.

Keywords

Psychoanalysis, psychology, university, heuristic, theory.